

Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 2 (1902-1903)
Heft: 38

Artikel: Richard Wagner à Zurich [suite et fin]
Autor: Lessmann, Otto
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1029918>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

2^{me} ANNÉE - N° 38 - 15 MAI 1903

La Musique en Suisse

ORGANE
de la SUISSE FRANÇAISE

Paraissant
le 1^{er} et le 15 de chaque Mois

ABONNEMENT D'UN AN: SUISSE 6 FRANCS, ÉTRANGER 7 FRANCS

Rédacteurs en Chef:
E. JAKES-DALCROZE & H. MARTEAU
Cité, 20 - Genève - Avenue Pierre Odier.

Éditeurs-Administrateurs:
DELACHAUX & NIESTLÉ, à Neuchâtel
W. SANDOZ, éditeur de musique, à Neuchâtel

RICHARD WAGNER A ZURICH

par OTTO LESSMANN.

(Suite et fin.)

Vient ensuite la description de la fête de l'anniversaire de naissance de M^{me} Wesendonck, fête à laquelle Wagner exécuta quelques passages des symphonies de Beethoven avec un orchestre d'une trentaine de musiciens et devant un auditoire d'environ soixante personnes. Le programme se composait des morceaux suivants :

Menuet et Scherzo du n° 8, Adagio et Scherzo du n° 4, Andante et Scherzo du n° 7, Andante du n° 5, Finale du n° 3 et Scherzo et Adagio de la 9^{me} symphonie. Les tristes jours qui devaient suivre avaient déjà jeté une ombre sur cette fête brillante. M^{me} Minna se sentait humiliée et offusquée par un éclatant voisinage; souffrante comme elle l'était et constamment préoccupée des soucis de l'existence, elle ne partageait pas les hautes envolées de l'esprit de son ami, qu'elle aurait préféré voir occupé à des œuvres musicales plus lucratives. Son état s'empira tellement que, bientôt après le concert chez les Wesendonck elle dut être menée dans un établissement thérapeutique de Brestenberg où elle passa trois semaines. Quand la malheureuse femme revint chez elle, éclata

la catastrophe que les amis prévoyaient depuis longtemps et qui détermina Wagner de dissoudre à tout prix son ménage. Tandis que M^{me} Minna retournait à Dresde avec le reste du mobilier qui n'avait pas été vendu, Wagner abandonnait Zurich et se retirait à Venise.

Dans une superbe lettre au docteur Sulzer, Wagner donne à cet ami qui lui était particulièrement sympathique et duquel, comme des autres, il avait à peine pris congé, la raison de sa subite décision de partir. Cette lettre nous fait voir d'un très beau côté le caractère du maître et jette une échappée de lumière sur ses relations avec les Wesendonck. Après une explication personnelle détaillée, il arrive à parler de son départ de Zurich et fait, avec une résignation douloureuse, l'aveu suivant :

« Il n'a pu t'échapper de mes allusions que l'état de santé de ma femme, à cause de l'accentuation de sa douloureuse maladie de cœur notamment, m'inquiétait au point que finalement il devint nécessaire de penser à un changement fondamental de nos conditions de vie. Malheureusement certaines de mes relations personnelles qui, à vrai dire, ne touchent en rien nos rapports conjugaux, furent considérées par elle à cause — je ne puis dire autrement — de leur acception triviale, comme lui

portant atteinte; ceci, à cause surtout de son pénible état de santé qui dans ces cas influe tellement sur le caractère, lui a fait perdre tout son jugement ordinaire et s'oublier jusqu'à faire des remarques dans notre voisinage immédiat, ce qui certainement entraînera tant d'ennuis et de désagréments, précisément à cause de nos rapports de voisins, que malgré mes efforts les plus loyaux et les mieux intentionnés pour l'éviter, j'ai été forcé de me décider à quitter notre demeure de Zurich.

Ce que j'en souffre, pris entre le déraisonnement d'une part et la passion de l'autre, peut m'absoudre de tout mal que j'aurais pu commettre par hasard. En prenant ma résolution et en l'exécutant malgré d'incroyables difficultés, j'ai renoncé à bien des avantages dont je me bornerai à ne mentionner que la jolie maison, que je désirais depuis si longtemps, avec tout son aménagement. Mais c'est assez! Cela devait arriver, pour le moment le résultat prouve déjà que j'ai fait ce qu'il y avait de mieux et de plus loyal à faire. Aux motifs qui m'ont poussé à ce changement il faut aussi ajouter la nécessité d'une séparation temporaire d'avec ma femme. Dans cette union rapprochée et constante que rien ne venait changer du dehors, il m'était impossible, avec mon tempérament irritable, d'avoir à tout propos à prendre des égards à cause de sa santé chancelante et de son état d'âme maladif. — A mon extrême regret, entre nous survenaient constamment des conflits qui dans la suite s'accroissaient et devinrent journaliers et dont la vivacité ne pouvait me laisser impassible. Déjà seulement à cause de sa santé il me fallait penser à un changement. Je me félicite maintenant du résultat obtenu. Ma femme se trouve déjà beaucoup mieux à Dresde, grâce à de bons soins, à un milieu d'anciens amis, à de continuelles jouissances artistiques; le fait, qu'à distance je puis avoir avec elle de tout

autrement salutaires et bienveillantes relations qu'avec la meilleure volonté il m'était impossible d'avoir en étant à proximité d'elle, a sans doute, le plus contribué à cette amélioration.

Maintenant je puis choisir le moment et son état d'âme pour faire mes communications et apaiser ses sorties qui — jusqu'il y a peu de temps — étaient de plus en plus fréquentes et irritées; cela me réussit si bien qu'elle commence sérieusement à se tranquilliser. Cela me tient à cœur, surtout en considérant son état de santé maladif qui la rend complètement irresponsable, de lui soulager et de lui rendre aussi supportable que possible sa vie dure et pénible. »

C'est plus tard que Wagner veut entretenir son ami de lui-même et de son avenir présumable. D'abord il désire terminer à Venise son « Tristan, » car là il trouve la tranquillité et l'inspiration. Ensuite il le prie de présenter ses salutations aux Wesendonck et lui donne l'adresse de sa femme au cas où il voudrait la réjouir par une lettre. Après quoi il continue ainsi :

« Pour terminer, sois persuadé, très cher ami, que je n'ai pas perdu l'espoir et par conséquent l'ambition de te dédommager des sacrifices que tu m'as faits. Il est vrai que je suis plus que jamais sans ressource et sans aucun traitement fixe, n'ayant pour revenu que la recette, toujours aléatoire, que me procurent mes opéras et qui pour moi a tout à fait le caractère d'un gain de loterie. Mais on peut aussi s'attendre à ce qu'il s'y produise également un changement radical et je te prie de croire à ma loyale assurance que c'est avec une joie profonde que je saisirai le premier virement de ma fortune vers une situation plus précisée et plus stable, pour te prouver ma reconnaissance, pourvu que, naturellement, je puisse te restituer ce que tu m'as prêté, même — je le sais bien — presque donné. Encore une fois à cause

de mon abandon de ma vie familiale et de tout l'aménagement domestique, il me sera difficile de te donner une autre caution que ma meilleure volonté. Ne m'en veuille pas et conserve-moi sans rancune dans ton souvenir, comme moi je te conserverai à jamais mon amitié pleine de reconnaissance. Adieu, donne-moi bientôt de tes nouvelles.

Ton *Richard Wagner*.

(Canal Grande, Palazzo Justiniani, Campiello Squilini, 3228). »

Wagner ne termina pas « Tristan » à Venise, il ne le termina qu'en 1859 à Lucerne, d'où il renoua ses anciennes relations intimes avec les amis de Zurich; il visita les Wesendonck ainsi que son ancienne demeure sur la colline verdoyante. C'est à cette occasion que Otto Wesendonck, en obtenant de Wagner la cession des partitions de « l'Or du Rhin » et de la « Walkyrie », procura à son ami les moyens de faire un séjour prolongé à Paris. Plus tard, lorsqu'il jouissait déjà de la protection du roi Louis II de Bavière, Wagner obtint de retour les deux partitions pour les donner à son royal ami, sur la demande de celui-ci. Wesendonck fut assez généreux pour rendre immédiatement les œuvres à leur auteur, sans prétendre pour cela à aucune indemnité. Une aimable lettre autographe du roi, publiée quelque temps après, à M. v. Wesendonck, fut le remerciement royal pour le grandiose présent. Quant à Wesendonck ce genre de distinction le laissa très indifférent.

A Paris, Wagner reçut la visite de sa femme; pour le reste il fut désillusionné; les concerts entrepris échouèrent, « Tannhäuser » devait essuyer un fiasco honteux; les théâtres de Karlsruhe et de Vienne, sur lesquels il espérait pouvoir compter, refusèrent « Tristan » et partout la critique lui était hostile. En mars 1864, il arrivait entièrement brisé et vaincu à Mariafeld, près de Zurich, chez les Wille, famille qui lui était appa-

rentée. C'est là que vint le chercher l'ambassadeur du roi Louis; mais Wagner était déjà parti pour Stuttgart, ce n'est que là qu'il apprit l'invitation du jeune prince, amateur des arts.

M. Steiner termine son intéressant et difficile travail en indiquant que c'est à Zurich que furent en partie commencées et en partie achevées les œuvres principales du maître, et il ajoute : « le refuge que le sans-patrie y trouva était bien étroit et limité, mais il y trouva ce que, dans la même mesure, il n'aurait pas trouvé partout : une admiration sincère pour sa personne et ses œuvres; il y était aussi toujours à la disposition de la publicité, circonstance qui alors avait certainement son importance à cause de sa tendance réformatrice; et, ce qui plus est, il y trouva un ami fidèle et dévoué. » Ce dernier témoignage nous désigne l'homme qui, animé du désir de trouver la vérité, aimant et vénérant le maître, mais sans l'idolâtrer, a recueilli avec un zèle infatigable et une grande largeur de vues, tous les vestiges du séjour de Wagner à Zurich. Et le résultat de cette recherche allant à la source, en tant qu'il a trait à l'ami de Zurich, forme un contraste réjouissant vis-à-vis de la critique ravalante de certain Néo-Bayreuthien, faite d'après ses opinions personnelles, ainsi qu'en opposition à l'infâme souillure dont fut noirci le nom célèbre de Richard Wagner.

OTTO LESSMANN.



LA DANSE

considérée comme art plastique,

par le

D^r ALBERT DRESNER (de Berlin).

La musique et la danse sont des arts primordiaux. Bien avant que l'homme eût exprimé ses pensées et ses sentiments par des paroles artistiquement coordonnées, bien avant qu'il eût façonné des formes en pierres ou en couleurs,